Jean Yves Collette

SATORI

Vertiges

Katsushika Hokusai (1760-1849), *Aquarelle.*

SATORI

悟り

Éveil spirituel.

Littéralement : compréhension.

Le *satori* désigne une expérience qui se prolonge.

à Danielle Fournier

CORPS

Gravure sur cuivre commandée par l’anatomiste Bartolomeo Eustachi à l’artiste Giulio de Musi, en 1552, publiée à Rome, en 1783, dans *Romanae archetypæ tabulæc anatomicæ novis...*

Si le corps sert d’exutoire,
l’esprit sera peut-être sauvé
d’un déraillement.

Nier son corps ou le fuir,
en rejeter la sensuelle utilité,
c’est fermer sa conscience au réel.

Au fond du jardin,
une femme disposée
sous la tonnelle.

Boulevard Saint-Laurent,
la fumée d'une cigarette
indique la disponibilité de l'être.

Un jardin —
Les fleurs abondent
dans le corps des femmes.

Une tonnelle —
Cuisses nues sur un banc de pierre,
un sexe fleuri au milieu.

Doigts en mouvements —
Chevelure humide d’été,
tête renversée.

L’eau coule ;
ruisseau glacé dans le dos,
brûlant entre les jambes.

Rose le matin, le soir aussi, les chairs s’usent.
Mais usées, surtout usées,
elles restent inédites.

Une ligne de feu tracée en azur
sans que la pluie n’arrive
sur un corps nu.

Hanches tenues, promesses.
Silence dans l’univers
— inlassable chair.

Paix de la chair ?
Idée sordide,
impossible à soutenir.

Plantes et paumes exceptées,
tout le corps préhistorique
enduveté, poilu, velu.

Hors plantes et paumes, insoutenablement,
le corps agacé lutte contre les poils
érigés dans le frisson.

Partout des poils : tête, oreilles, nez, visage,
aisselles, bras, mains, dos, poitrine, ventre,
pubis, sexe, anus, jambes et pieds.

Pauvres singes anthropoïdes !
La tristesse qui les envahit en constatant
leurs ressemblances avec les humains.

Entretien maladif de ce qui se présente sur la tête :
cheveux, sourcils, cils, vibrisses, poils aux oreilles,
moustache, barbe... et duvet.

Pas un poil sur le caillou !
Plus un poil de sec !

Alopécie !

Quant à la coiffure des poils pubiens
dans des officines discrètes —
Ouvrir les yeux !

Un éclair dans les yeux ;
le beau violoncelle
qui pleure.

Un éclair dans la bouche —
Langue aux anges,
lèvres autour.

Narines frémissantes —
De superbes odeurs
s’effilochent !

Plis aux aisselles,
fesses côte à côte —
Tendres odeurs de moutarde.

Traces de pieds mouillés
et de savon sur les tuiles lisses…
Danger ! Danger !

Bouche fraîche et rose
se promène toute nue
dans le visage.

Respirez, respirez plus fort,
Poussez encore, poussez,
Vagissez, allez ! Vagissez !

Au quotidien,
les gestes du corps, posés par le corps,
sauf erreur, innocents.

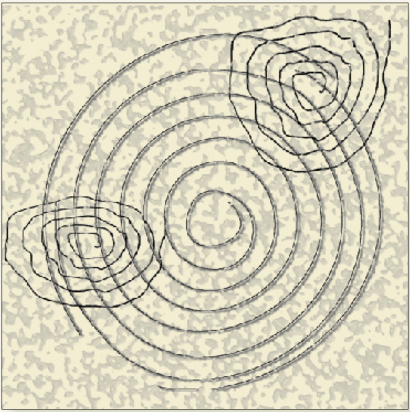
Manger —
La cuillère à la bouche ou le contraire ?
Voyons, voyons !

Marcher, ralentir, arrêter ;
danser entraîne les corps en félicité,
mais c’est illusion.

Regarder autour de soi,
s’assurer d’une certaine intimité,
pisser !

Tout de suite ?
Non, se retenir encore...
Grogner, chier !

ESPRIT



«Esprit», dessin informatisé.
© Jean Yves Collette, 2006.

Devant l'éclair —
sublime est celui
qui ne sait rien !

Bashô Matsuo

à T. D., *l'inconnue*

Tracer en bleu,
triste comme le vent,
des restes de mémoire.

L’eau du matin
ne lavera jamais
que le silence.

Longtemps, j’ai cru – fantasme –
que la solitude pouvait apporter la paix…
— La paix n’apparaît que dans les lieux de conflits.

Longtemps, dans ma bulle, je me suis étourdi ;
dans mon existence rien ne transparaissait
des guerres de la vie.

Longtemps, j’ai barré « je » en écrivant,
croyant être plus libre si je le refusais.
— La liberté n’est pas dans l’autre.

Longtemps, j’ai mis un oreiller sur ma tête,
me trompant en cherchant à assourdir
le tintamarre du monde.

La paix vient de sa propre conscience ;
être en paix avec soi
met en paix avec le monde.

La seule vraie solitude est dans la mort ;

l’atteindre est aussi difficile
que d’atteindre la pleine félicité.

Dans la mort, même virtuelle,
écrire n’a pas de sens…
Pourquoi continuer ?

Des luttes cruelles se déroulent en chacun ;
sans cesse les lames volent bas
dans le chaos intérieur.

La tête sous l’oreiller
ne fait pas la différence
du printemps ou de l’automne.

Mis dans une cage de fer,
pour le protéger des malheurs,
le cœur fait prisonnier.

Faire de son cœur un cœur de pierre
pour affronter la vie sans crainte
— fabrique d’inadapté.

La liberté est simple ;
il suffit, le matin,
de regarder le soleil se lever.

Affronter le simple
met la conscience sur la voie de la compréhension…
Mais rien n’est simple.

La conscience muselée —

Dans l'obscurité, dans la lumière,
les flocons combattent dans leur chute.

Combattre pour l'honneur
ne sert qu'à montrer
sa faiblesse.

Vaincre ou mourir ;
croire ou mourir…
Plus bête, tu meurs !

Sur la pointe d'une herbe
devant l'infini du ciel
une fourmi.
Ozaki Hôsai

Dans les neiges éternelles,
Edmund Hillary
contemple l’univers.

Pour suivre les ombres
de l’alpiniste ou de la fourmi,
il faut baisser les yeux.

Le temps passe —
La fourmi et l’alpiniste
désescaladent.

Dans la ville,
le bruit des moteurs

annonce l'aube.

Avant l'aube,
des pensées se transforment en songe,
en réserve pour le jour.

Reprendre ses esprits —
Revenir à soi et se laisser raconter
le temps qu'il fait.

L'esprit volatil
se chauffe du même bois immatériel
que l'immatériel et incorporel esprit !

L’amour fait éclater les sentiments
et les pensées sont prises pour folies...
Ne résistez pas au printemps !

Le corps, tenté par des émotions violentes,
gagne ce que l’amour perd de connaissance.
Les sueurs estivales !

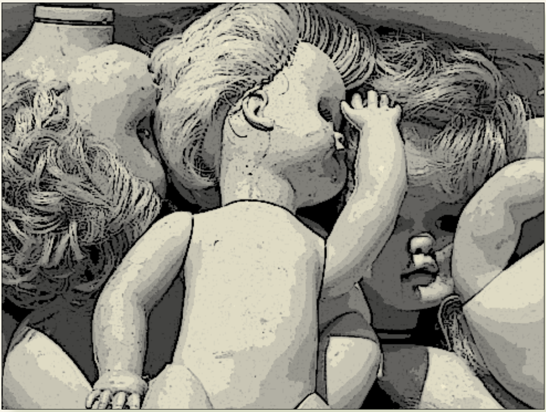
L’humain s’évanouit dans la lumière trouble ;
l’amour prend le visage du vent :
c’est la plus douce des saisons !

Le froid fait craquer les pensées
et l’esprit cherche à rendre son souffle :
c’est l’hiver !

Analyser un peu moins,
sentir un peu plus,

vivre un peu mieux.

NATURE DES CHOSES



« Poupées », photographie anonyme,
« Poupées anonymes », photographie
– comme il vous plaira !

Quand on aura allégé le plus possible les servitudes inutiles, évité les malheurs non nécessaires, il restera toujours, pour tenir en haleine les vertus héroïques de l'homme, la longue série des maux véritables, la mort, la vieillesse, les maladies non guérissables, l'amour non partagé, l'amitié rejetée ou trahie, la médiocrité d'une vie moins vaste que nos projets et plus ternes que nos songes : tous les malheurs causés par la divine nature des choses.

MARGUERITE YOURCENAR

Mémoires d'Hadrien

La toison préhistorique —

Les poils chatouillent le nez de l'orpailleur

et laisse des fils dans la bouche !

La belle-de-jour chasse la rimette ;
aux lianes sarmenteuses, telle biquette,
elle s’accroche aux sonorités, follette.

Inconcevable ! —
La dynastie Han réincarnée
en L’Orage-Han ?

Incompréhensible ! —
Les go-ishi blancs et noirs aux intersections du go-ban,
n’arrivent pas à délimiter un territoire à L’Orangh-Go.

Vivant ? —
Il médite des haikus
et se délecte de sashimis.

Dans l’oreiller américain,
la tête s’enfonce
intimement.

Ouvrir la porte ; se laisser atteindre.
L’air entre-t-il ou sort-il ?
Comment dire le « courant » ?

Ouvrir la porte ; mettre le pied dehors ;
dans sa munificence,
laisser la lumière entrer.

Ouvrir la porte ; respirer ;
se défendre de l’odeur
du chèvrefeuille.

Ouvrir la porte ; toucher ;
découvrir la contexture de la visiteuse…
Mémoire au bout des doigts.

Ouvrir la porte ; raconter l’inénarrable :
l’angoisse ontologique des acteurs du nô
et l’intense nizeré.

La porte ouverte :
l’amour appelle à plus d’attention.
En oublier la nourriture !

La porte ouverte —
Tel l’éclair fulgurant,
les idées fuient.

Avant toute chose, ‹ être › ici et maintenant —
Sans point de départ,
aucune destination n’est possible.

Des sonorités lancinantes
éveillent des émotions – et inversement.
L’oreille chante en silence.

Des instruments primitifs rendent perplexes —
Expérience souffrante ou éveil
transforment le présent.

Des pétards —
La réalité de la ville se dissipe
quand les bourgeons éclatent.

Sur le mont Royal,
la rumeur vient
des téléphones portables.

Dans leurs asiles,
ni les spationautes ni les internautes
observent la pluie.

Dans les ténèbres,
se livrer à l'étude de la lumière
est dans la nature des choses.

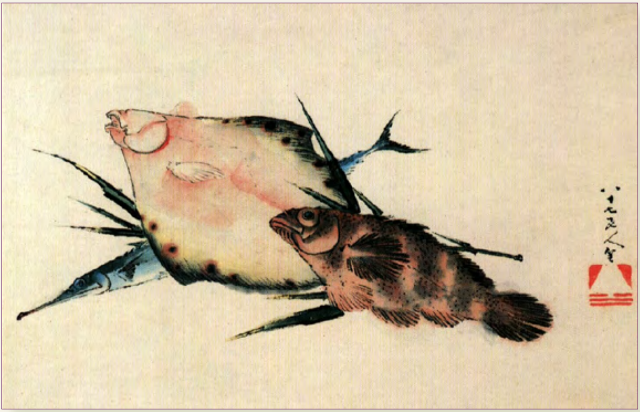
Dans le quartier au-delà,
la sonnerie d'une clochette
attire l'attention.

Dans l’espace réservé,
deux femmes trois hommes
parlent de l’événement du jour.

Regard par la fenêtre —
L’apaisement quand la neige tombe.
Souffleuse !

Dans les instances domestiques :
un vêtement, un chat, un colis...
se transforment en signes.

ANIMA



« *Karei – mebaru – sayori* » (le nom des trois poissons),
aquarelle attribuée à Hokusai Katsushika, 1760-1849.

Pendant l’élaboration des coiffures,

des pensées fluides coulent

par en-dessous.

Pendant son existence,
le facteur de lettres
a des hauts et des bas.

Pendant la récitation de la vie,
le temps ne s’agite pas —
Seulement les humains.

Un chat illuminé
chasse des insectes
dans le jardin potager.

La truite éclaboussante

gobe des libellules
à la surface du lac.

Labrador décervelé
bat de la gueule et de la queue
dans la cour du voisin.

Le museau pointu du rat (des égouts)
et sa longue queue écailleuse…
Ils sont des milliards dans l’univers !

Le plumage sombre, décontracté,
perché sur les bras d’un épouvantail,
le moineau pépie.

La lapine ne pose pas de lapin au lapin ;
la lapine fréquente assidûment le chaud lapin —
Ils sont des milliards dans l’univers !

Boa des villes, dans sa prison,
broie une grenouille avant de l’avaler ;
il serait à son aise autour d’un cou emplumé.

Cinq cents mouches domestiques –
au moins – se chauffaient, au soleil couchant,
sur les planches du cabanon.

Queue panachée et pelage roux masquent la réalité :
l’écureuil est un rat des arbres,
un vecteur infectieux.

Le rat du ciel n’est pas un pigeon d’argile —
Le dépigeonnage ne se terminera jamais
et le pigeon sera celui qui se fera plumer.

Ludwig a des yeux sous sa tignasse —
Rien à voir avec la sonnerie du téléphone
et l’irritation qu’elle lui cause.

Minette
préfère les couvertures
vues par en-dessous.

Les carassins ou les cyprins dorés
– leurs couleurs vibrantes et leurs molles nages –
hantent les aquariums et autres bassins.

Les perroquets, dans leurs volières,
connaissent toutes les mailles de leurs enclos,
mais restent incapables d’imiter la bêtise des hommes.

« Mon Loup, mon beau carnivore,
mon Loup gourmand et dévorant,
fais que je hurle avec toi », dit la Louve.

Louve au bal,
masquée de velours noir,
cache son visage à son Loup intemporel.

Yeux clairs, museau noble, oreilles fières,
le loup reste dans son liteau...
Et l'homme est un loup pour l'homme.

La nuit, ses mignonettes tresses autour des oreilles,
le loup-garou des légendes

effraie les dames de l’autre mont.

Bardot, l’isabelle, porte crânement le bât :
discours, pétitions, manifs... tout y passe !
Rien n’arrête la combattante blette.

Alezan, aubère, bai, café-au-lait, isabelle, louvet,
palomino, pie, rouan, souris... tel cheval, telle couleur.
Le cavalier, qui progresse en oblique, est hors jeu.

Pauvre vache ! meugle la femelle du taureau.
Dressée sur des roulettes ou complètement folle,
elle rumine ses coups sur le plancher des vaches.

Dans sa fosse, au jardin zoologique,
l’ours dresse des montreurs d’ours...
Chaque dimanche, il en dévore un !

« Allez, hue, cocotte ! »,
dit à son cheval la femme de mœurs légères...
elle sentait le parfum bon marché.

La poulette se débat dans le cidre —
Dans sa panique, elle bat vivement des ailes :
au diable carotte, oignon, céleri, bouquet garni !

Guêpe ou frelon bourdonne hors du guêpier —
La taille très fine se cambre quand

la femelle injecte son venin.

MONTRÉAL, 23 NOVEMBRE 2006
23 MARS 2007

Satori,
de Jean Yves Collette,
est paru aux éditions Les Heures bleues,
à Saint-Lambert (Québec), en 2014.

ISBN : 978-2-89668-360-4
© Vertiges éditeur, 2018
– 0361 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org